



SUSAN SMIT

La Sorcière de Limbricht

ROMAN

Traduit du néerlandais par Marie Hooghe

SUSAN SMIT

La Sorcière de Limbricht

« *Aujourd'hui, le 10 juillet 1674, par ordre du bailli et des échevins de Limbricht, vous êtes arrêtée pour suspicion de sorcellerie ou magie noire.* »

Enfermée sans plus d'explications, Entgen Luijten ne peut compter que sur elle-même : elle n'a plus de famille et sait que personne ne se lamente sur son sort. Parce qu'elle préfère se rendre au bois qu'à l'église, parce qu'elle connaît le pouvoir des plantes qui soignent, parce qu'elle est un peu trop libre, elle a toujours fait jaser dans son village reculé de la campagne néerlandaise.

Dans l'attente de son procès, la voilà réduite à compter les jours dans l'étroit et glacial cachot du baron Van Breyll qui est prêt à tout pour obtenir des aveux spectaculaires. Mais malgré les fenêtres étriquées de sa cellule, Entgen se souvient des premières lueurs de l'aube qui embrasent l'horizon et de la lande qu'elle parcourait en compagnie des siens. Et si elle respecte la puissance de la nature, elle ne se soumettra pas à l'autorité du châtelain et compte bien faire entendre sa voix. Même si cela doit être la dernière fois.

Inspiré de faits réels, *La Sorcière de Limbricht* offre une fascinante réécriture féministe de la chasse aux sorcières, portée par une plume puissante et sensorielle.

« **Écrit à la manière d'un thriller,
un hommage à une femme indomptable.** »

De Telegraaf

Traduit du néerlandais par Marie Hooghe

ISBN : 978-2-36812-858-9

22,90 € Prix TTC France



Rayon : Littérature étrangère
Design et illustration :
© Raphaëlle Faguer



CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LA SORCIÈRE
DE LIMBRICHT

Titre original : *De heks van Limbricht*

Copyright © Susan Smit, 2021

© Lebowski Publishers, Amsterdam 2021

Publié avec l'accord de Lebowski Publishers dûment représenté par
2 Seas Literary Agency.

Traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Marie Hooghe

Ouvrage publié avec le concours de la Fondation néerlandaise des
lettres.

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature



Cofinancé par
l'Union européenne

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-858-9

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux
des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisis-
sons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages
soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Susan Smit

LA SORCIÈRE
DE LIMBRICHT

Roman

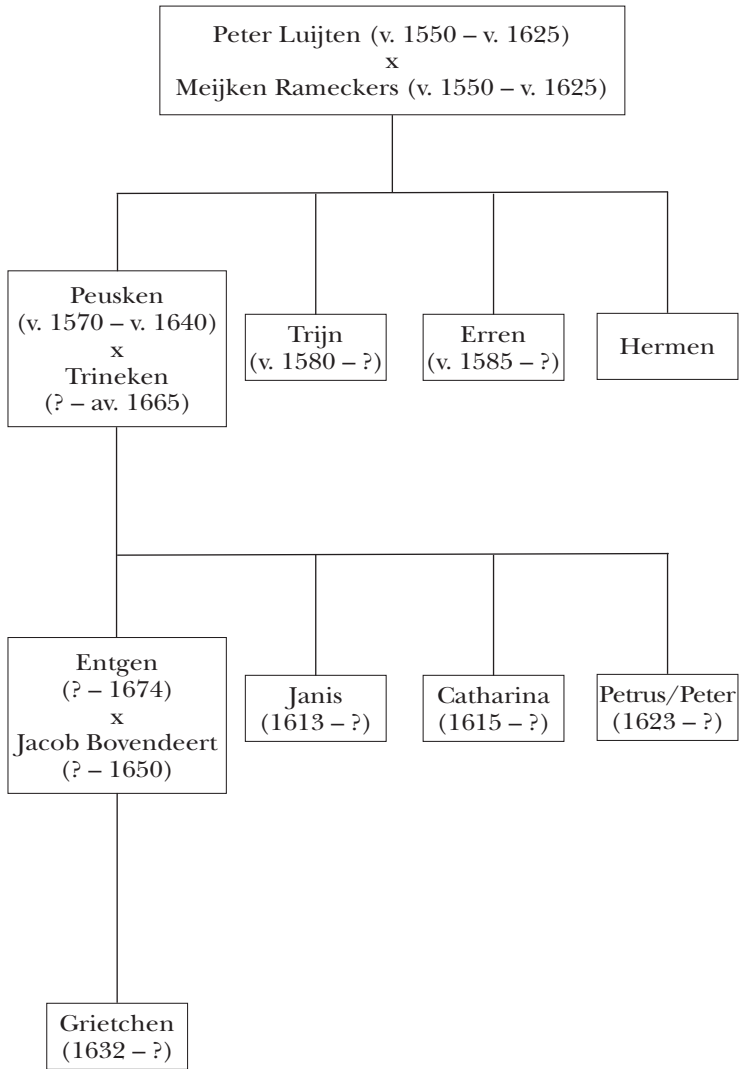
*Traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Marie Hooghe*

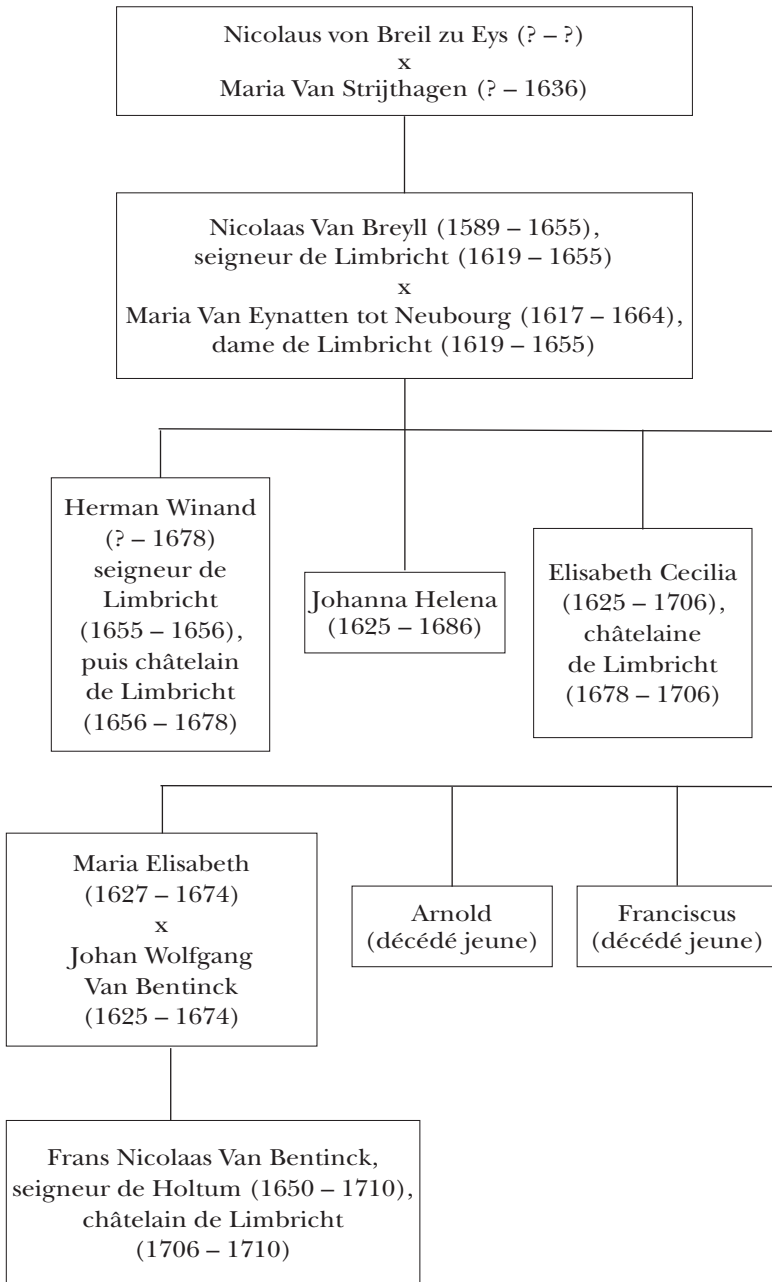


Pour toutes ces femmes massées derrière moi, qui ont été humiliées, ridiculisées, soupçonnées, exclues et dans le pire des cas assassinées. C'est pour vous que, chaque année, le jasmin blanc fleurit en mai.

*« Utopie : un monde où n'existeraient plus
que des différences, de sorte que se distinguer
n'équivaudrait plus à s'exclure. »*

Roland Barthes, 1975





Juillet 1674

LA PREMIÈRE LUMIÈRE DE L'AUBE pénètre dans la pièce quand j'ouvre les volets et les attache des deux côtés des fenêtres. Une lueur rose et jaunâtre, pareille à un feu céleste, embrase l'horizon. Une fine lune matinale a timidement entamé sa retraite. Les champs sont encore endormis. On pourra bientôt semer l'orge d'hiver et peu après, le blé d'hiver.

Je frissonne dans la brise fraîche et commence à m'habiller. Par-dessus ma chemise de nuit, je lace un corselet en lourd tissu brun foncé. J'enfile une jupe noire et enroule une bande autour de ma taille. Puis un tablier noir. Je relève et glisse ma tresse, grise et chaque année plus clairsemée, sous un bonnet blanc.

Un vacarme d'enfer me pétrifie. On semble taper à coups de marteau contre ma porte. Le tambourinement continue tandis que je me précipite. Les doigts tremblants, je tire le verrou. Aussitôt la porte s'ouvre en

grand et des hommes avec des mousquets font irruption, me renversant presque. Ce sont des soldats. Deux d'entre eux m'agrippent les bras.

Je hurle :

— Que faites-vous ?

— Tu es en état d'arrestation, dit l'un d'eux.

— Pourquoi, bon Dieu ? Je n'ai rien fait.

— Tu le sauras assez vite.

J'ai juste le temps de mettre mes sabots et de jeter mon châle sur mes épaules avant qu'ils me poussent dehors et m'embarquent dans une charrette ouverte. Un des soldats vient s'asseoir à côté de moi, à croire que, comme une jeune fille, je pourrais sauter de la carriole et m'enfuir. Je garde les bras pliés devant ma poitrine pour calmer mon cœur qui bat la chamade.

Nous descendons la route en direction de Limbricht. Les volets des maisons paysannes et des fermes sont encore clos en cette heure matinale. Je ne manifeste aucun étonnement lorsque nous finissons par franchir le portail d'entrée du château. La carriole s'arrête dans l'avant-cour.

Un homme coiffé d'un haut chapeau nous attend. Je l'ai connu alors qu'il était tout gamin. En le regardant, je revois un pantalon trop grand flottant sur des jambes maigres, bien qu'il porte maintenant la tenue formelle d'un représentant de la loi.

— Entgen Luijten, dit-il d'un ton solennel, en tant qu'officier de justice, je vous informe qu'aujourd'hui, le 10 juillet 1674, par ordre du bailli et des échevins de Limbricht, vous êtes arrêtée pour suspicion de sorcellerie ou magie noire.

Il ne me laisse pas la possibilité de répondre. Les soldats me font traverser la cour, nous longeons la laiterie et empruntons le pont. La porte sous le perron

s'ouvre, un soldat appuie le canon de son mousquet dans mon dos et me pousse dans l'escalier qui s'enfonce sous terre. L'odeur de pain frais s'infiltré dans mes narines. Nous passons par une cuisine – près du four, les servantes me dévisagent d'un air ahuri – et entrons dans une obscure pièce humide au sol couvert de paille. Avant que je puisse me retourner, la porte se referme. Elle est verrouillée avec un cliquètement de serrures.

Je vais et viens dans le cachot, essaie de conjurer ma panique en ordonnant mes pensées. Cela ne durera pas plus d'une semaine ou deux. Je plaiderai ma cause et ils seront bien obligés de me libérer. Pas une seule preuve ne peut étayer l'accusation : plainte rejetée. C'est une perte de temps et d'énergie.

Personne ne sait que je suis ici, pas une âme ne m'a vue sur la route. Les prochains jours, il y aura tout au plus le meunier pour constater que je ne viens pas troquer des œufs et du lait contre de la farine. Mon amie Neele se trouvera peut-être devant une porte close. Mon voisin Rhenier Hermans remarquera que je ne me montre pas aux champs, lui et sa femme entendront les poules, la pintade, les lapins et les cochons faire du raffut parce qu'ils ne sont pas nourris. Certes, ils prendront soin de mes animaux. Ces avaricieux, qui ne me donneraient même pas un chou blanc si je mourais de faim, ne laisseront pas crever des bêtes. Le fumier, ils l'utiliseront pour leurs propres terres, c'est sûr.

Dans quatre jours, on sera samedi, jour de marché sur la Platz à un jet de pierre d'ici. Les premiers ragots circuleront alors sans aucun doute, sinon les gens l'apprendront dimanche par le sermon du vicaire Kusters. Les curés de l'église Saint-Salvius sont, aussi loin que je m'en souviens, des marionnettes du châtelain.

J'entends déjà le prêtre fulminer : « Celles qui s'accouplent avec le diable seront tôt ou tard frappées par la colère divine. »

Puis il consacrera sûrement quelques phrases bien tournées au châtelain, le baron Herman Winand Van Breyll, qui, en serviteur de Dieu, veille sur la sécurité et le salut de l'âme des villageois. Finalement ils prieront ensemble pour que les forces du mal, sous la houlette du maléfique Lucifer, soient exorcisées.

Les Limbrichtois seront surpris par mon arrestation mais, hormis Neele, ils ne se lamenteront pas sur mon sort. Les yeux brillants, ils déterreraient plutôt de vieilles histoires. L'un a vu des présages suspects – un corbeau noir ou un anneau autour de la lune –, l'autre voit sa méfiance enfin justifiée, un troisième croit que mon âme peut encore être sauvée. Peu importe. Je me fiche comme de ma première chemise de ce qu'ils racontent sur moi.

« Voilà de nouveau cette vieille corneille », chuchotent-ils sur mon passage. Ou pire. Mon ouïe est encore bonne, surtout pour une femme de soixante-quatorze ans, et ils ne s'y attendent pas, car je ne laisse jamais supposer que je les ai entendus. Se faire passer pour sourde vous épargne un tas d'ennuis. Souvent je joue aussi à ne plus bien voir, ce qui me permet d'ignorer poliment les gens. Il faut vraiment que quelqu'un me frôle pour que je salue de la tête. C'est là une des bénédictions de la vieillesse.

Les gens se moquent de mon impassibilité de fer, mais ils en conçoivent aussi un certain respect. « Cette dure à cuire, on ne la roule pas », disent-ils dans mon dos, avec autant d'admiration que de fausseté. Eux, ils ont une peur excessive de salir leur nom. Ils se laissent mener comme des moutons, surtout pour ne pas se démarquer.

Ils sacrifient tout à cette bonne réputation : leurs désirs, leurs instincts, le peu de joie qu'ils pourraient tirer de leur misérable vie, car la joie et la légèreté ouvrent la porte aux ruses du diable. C'est de plein gré qu'ils se soumettent à la triple fêrule de l'Église, du châtelain et de la communauté.

Ma présence à l'arrière-plan leur donne un sentiment de sécurité. Je suis la preuve rassurante que certaines choses ne changent jamais. Je fais partie de Limbricht comme le vieux hêtre de la Platz qui a résisté à toutes les tempêtes et est peut-être un peu endommagé mais reste debout.

Il fait frisquet dans ce cachot, bien que ce soit le plein été. L'hiver, le froid doit y être glacial car les épais murs en pierre sont partiellement enfouis. Dans le haut des voûtes, quatre étroites fenêtres profondément enfoncées dans la muraille laissent filtrer la lumière. L'air frais ne pénètre que par les interstices de ces fenêtres et ceux de la porte. Aujourd'hui le soleil brille, ses rayons coulent en fines bandes dorées le long des murs sur la paille jaune sale du sol.

À la fin de la journée, on trifouille à la porte. Un garçon pâle et dégingandé d'environ dix-huit ans entre, je reconnais en lui un des fils du forgeron. Ses frères aînés travaillent tous avec leur père, ce doit donc être un véritable honneur pour la famille que ce jeunot soit employé comme commis par le banc échevinal. Il apporte une assiette en étain avec de la nourriture.

— Bonsoir, dis-je.

J'ai sûrement entendu son nom jadis, mais ce nom m'a échappé. Son attitude défensive me retient de le lui demander.

— Bonsoir à vous aussi, marmonne-t-il.

Il pose l'écuelle par terre, loin de moi. La soupe est claire et grisâtre, la cuillère y a glissé et un quignon de pain flotte par-dessus. Puis le garçon se dirige vers le coin pour prendre le seau où j'ai fait mes besoins. Je détourne la tête afin de ne pas voir le dégoût sur son visage. Lorsqu'il passe devant moi avec le seau, l'odeur des excréments s'infiltré dans mes narines. Je me recroqueville de honte.

— Quand vont-ils m'interroger ?

Il ne répond pas à ma question.

J'insiste :

— As-tu entendu quelque chose à ce sujet ?

Il hausse les épaules et sort de la cave sans me regarder.

En vieillissant, on s'habitue à ce que les gens ne vous regardent plus. Chez les femmes, la vieillesse est apparemment laide, humiliante, menaçante. Le regard des gens vous ignore, se fixe sur quelque chose derrière vous ou à côté de vous. Vous êtes un obstacle gênant à leur vue – dénué de beauté, de fertilité et donc d'utilité.

J'observe mes mains. Des veines courent comme des serpents bleuâtres sur les tendons. La peau est ridée, couverte de taches brunes qui ont surgi du néant et n'ont jamais disparu. Ce sont les mains d'une vieille femme.

Vieillir commence dans le bas du dos qui fait des siennes quand on s'assied ou travaille trop longtemps dans la même position. Ensuite on sent monter dans ses os et ses articulations une raideur qui ne vous quitte plus de la journée. Peu à peu, de petits grincements se manifestent quand on relève une épaule ou plie un genou. Les membres deviennent récalcitrants.

C'est avec stupéfaction que j'examine ce corps rabougri, ces mains tremblantes. Chaque mouvement se fait lentement, par heurts et saccades, alors que j'envisageais

une ligne fluide et régulière. Et pourtant, quelque part en moi, j'entends toujours la même mélodie. Mon cœur n'est pas vieux.

À la maison, à cette heure, installée dans mon fauteuil près de la fenêtre, je ferais un peu de ravaudage. J'habite seule depuis des années, bien que je n'en aie pas l'impression. Avec six poules, deux lapins, deux cochons, une pintade, un chat qui me tourne autour et deux vaches qui viennent vers moi en meuglant quand j'entre dans la prairie, je peux difficilement prétendre être seule. Mais les gens m'ont abandonnée. Quand on est aussi vieille que moi, la Mort, cette rôdeuse lâche mais persévérante, s'en est déjà prise à tous ceux qui vous sont chers. Il y a plus de monde et de bonne ambiance là-haut qu'ici-bas. J'ai dû porter en terre la plupart des miens. Certains jours, j'ai prié la Mort de venir me chercher, mais cette peste m'a méchamment foutu la paix. C'est elle qui décide et personne d'autre. Elle n'écouterà même pas ces grands messieurs de Limbricht qui veulent sans aucun doute se débarrasser de moi par un procès civilisé.

Le moment venu, je leur dirai exactement ce que j'en pense. Toute ma vie, j'ai fait entendre ma voix, aucun homme ne doit le faire à ma place. On peut se moquer de moi dans mon dos, mais quand je parle, on m'écoute. Alors, tout le monde saura que j'ai quelque chose à dire. Encore et toujours.

2

— **T**U AS VU ÇA, ENTGEN ? demanda ma sœur Catharina avec un hochement de tête ravi vers l'autre côté de la pièce.

Je suivis son regard.

— Quatre lits clos !

À Lutterade, nous dormions côte à côte par terre, sur un matelas rembourré de plumes de poule et d'oie, et nos parents un peu plus loin.

Nous ouvrîmes les petites portes en bois.

— Plus jamais ton pied contre mon dos ou un genou de Peter dans mon flanc, soupira Catharina.

— Et plus jamais tes ronflements dans mes oreilles !

Elle me donna une bourrade, sans détourner les yeux du lit clos.

Catharina aimait que quelqu'un s'occupe d'elle : notre mère ou, de préférence moi, sa sœur aînée. Maintenant qu'elle avait quinze ans, elle commençait à se mouvoir différemment – plus posément. Il y avait un soupçon de minauderie dans sa manière de lever les yeux, d'écarter

les cheveux de son visage. L'allure enfantine qui me plaisait tant s'effaçait peu à peu pour être remplacée par une attitude étudiée à laquelle je devrais m'habituer.

Pour être franche, cela m'irritait aussi. Peut-être parce que moi-même, j'avais dû sauter cette transition vers la féminité, ou du moins sa part élégante et coquette. J'étais directement passée du stade de l'enfant à celui de mère soucieuse pour mes frères et ma sœur.

En 1630, l'année où furent terminés les travaux de construction du château de Limbricht, je déménageai dans ce village avec mes parents, mon frère et ma sœur. Notre autre frère Janis, âgé de près de dix-huit ans, avait tout juste quitté la maison. Nous venions de Lutterade, un hameau d'une trentaine de feux situé quelques kilomètres plus loin. Il jouxtait la vaste lande de Graetheide dont Limbricht également était limitrophe. L'environnement m'était familier : les étendues herbeuses et les collines vallonnées, le flamboiement mauve pâle des fleurs qui les tapissaient à partir d'août. Mais la maison où nous nous installâmes ne ressemblait en rien à notre ancien logis.

À Lutterade, nous habitons une simple cabane de deux pièces. L'une pour y cuisiner, vivre, manger et dormir, l'autre pour y conserver de la nourriture et entreposer du bois. Elle était faite d'une charpente de poutres, comblée par un torchis de paille et d'argile, et enduite de goudron noir à l'extérieur. Quand le gel sévissait, nous devions rentrer les veaux. Il y flottait un éternel courant d'air froid qui pénétrait par les interstices et montait du sol, cependant la mesure sentait toujours le renfermé. L'hiver elle était glaciale, l'été d'une chaleur suffocante.

Notre nouvelle maison était construite en pierre que ne traversait pas le moindre souffle de vent. Le toit était

couvert d'une épaisse couche de chaume verdi par les mousses qui y avaient poussé. La lumière du jour filtrait par des vitraux mauve et vert pourvus de barres de fer.

Mon père, Peusken, était régisseur à Graetheide. Il devait être apprécié, car le banc échevinal lui demanda de poursuivre son travail sur la lande et dans les champs de Limbricht, un domaine beaucoup plus vaste. Dans cette fonction, il veillait à ce que, conformément aux conventions, les éleveurs fassent paître leur bétail sur les biens communaux, la lande à usage de la collectivité. Il déterminait où et quand les bovins pouvaient paître sur les terres arables après la récolte. Si quelqu'un coupait trop de bois sans autorisation, pour un autre usage que le sien, mon père était tenu de lui infliger une amende. La chasse aussi était interdite : c'était un privilège réservé à la haute noblesse, comme le châtelain, qui chassait le cerf et le sanglier. Pour la basse noblesse, il y avait le petit gibier.

Durant toute ma jeunesse, mon père parcourait la lande du lever au coucher du soleil. Ses rares heures de liberté, il les consacrait à cultiver avec un beau-frère deux ou trois arpents dont il avait hérité. Si je voulais le voir, je devais me rendre sur la lande.

Chaque jour, à la première lueur, nous nous levions bien avant que Mère soit réveillée. Nous nous habillions sans bruit. Père coupait quelques tranches de pain de seigle, prenait un bout de fromage et un morceau de saucisse et enveloppait le tout dans un linge. Côte à côte, nous descendions la route, en longeant les champs sur les sentiers de bouviers, jusqu'à la lande sauvage. De si bon matin, l'air était d'une fraîcheur crissante, les rayons encore pâles du soleil éclairaient les traînées de brume montant du paysage et leur donnaient une couleur jaunâtre. Des gouttes de rosée étincelaient sur les tiges vertes des graminées.

Durant toutes ces heures passées sur le chemin, nous n'échangions pas un mot. De temps à autre, mon père me montrait une plante qui fleurissait plus tôt que d'habitude ou le brun foncé d'une chenille velue que je ne devais pas écraser du pied. Je suivais son regard vers une buse qui évoluait haut dans les airs, piquait, puis remontait comme le jet d'eau d'une fontaine. Mon père s'accroupissait près des excroissances les plus humbles surgissant entre les racines des bruyères, il pouvait se redresser et étudier un modeste brin d'herbe, jaune-vert et infiniment discret, jusqu'à ce que, moi aussi, je voie ce qu'il avait de particulier. Le filament se changeait sous mes yeux en une parfaite pousse verte aux nervures étirées se terminant en pointe, une jeune pousse faite pour onduler au gré des vents les plus violents sans casser ni être endommagée.

L'écoulement du temps s'effaçait. Les pensées de mon père se fondaient dans l'atmosphère, sans qu'il donne un seul instant l'impression d'avoir oublié ma présence. Le silence ne créait pas l'éloignement. Il nous suffisait de cheminer ensemble – lui, à grands pas lents, moi, à pas plus petits et plus rapides pour rester à sa hauteur. Il nous suffisait de respirer le même air, de sentir la même terre sous nos pieds.

Certaines personnes doivent tout exprimer en mots pour y croire elles-mêmes. D'autres laissent les événements venir à elles et les emportent avec elles ; ça se lit dans leurs yeux et leurs gestes. Si nous voyions une salamandre d'eau s'enfuir dans un petit étang, mon père pouvait me regarder aussi furtivement, avec un scintillement dans les yeux, et tout était dit.

À Graetheide, il comptait les têtes de bétail lorsque leur nombre ne lui semblait pas concorder avec celui pour lequel était payée une redevance. Il levait la main

vers la gardienne d'oies qui laissait courir sur la lande toutes les oies du village. Chez un paysan, il vérifiait si la clôture du champ qu'il lui avait ordonné de construire était assez solide pour retenir les bestiaux. Quant à un autre paysan qui en prenait à son aise avec la période imposée de jachère, il lui reprochait les petits pois qu'il y cultivait pour sa consommation personnelle.

Vers l'heure de midi, nous cherchions sur la crête d'une colline un endroit abrité du vent où nous reposer. Je regardais de biais et voyais mon père scruter imperturbablement le lointain. Les yeux plissés à cause du soleil, il observait le vaste tissu de landes, un arbre solitaire et le violet profond de la bruyère d'été en fleurs. Ça et là paissaient de petits groupes de vaches, un unique chevrier menait son troupeau. Le paysage était chaque jour pareil, mais il ne s'en lassait pas. Si je l'avais dit à haute voix, il aurait protesté, et il aurait de surcroît eu raison. Rien n'était pareil d'un jour à l'autre. Si l'on était attentif, on pouvait voir que la lumière, les couleurs et la végétation de cette région étaient différentes à chaque moment.

Mon père dénouait le linge, l'étendait par terre, y disposait soigneusement le pain, le fromage et la saucisse et nous nous mettions à manger.

Je peux l'évoquer sans peine, cet homme un peu trapu au regard vigilant. Aujourd'hui, je suis plus âgée qu'il n'était à sa mort.

Au printemps 1630, alors que nous n'étions installés au village que depuis une semaine et demie, mes parents, Catharina, Peter et moi prîmes la route qui passait devant quelques fermes, des maisons d'habitation et une auberge, en direction du château de Limbricht. Tous les habitants des environs avaient été invités à

l'inauguration du château. Après plus de huit ans, la construction était terminée.

Ce jour-là était le premier où nous rencontrerions les villageois rassemblés. Nous n'avions pas encore eu la possibilité d'aller en famille à l'église, car l'aménagement du logis avait absorbé tout notre temps. Mère avait les nerfs à vif.

— Fourre-moi ces cheveux sous ton bonnet, jeta-t-elle d'un ton tranchant à Catharina.

Avec une réticence visible, ma sœur rentra sous son bonnet les bouclettes qui, délibérément sans doute, en dépassaient.

Arrivés au château, nous découvrîmes un large fossé surmonté par un pont à trois arches menant à un avant-corps. Les murs en pierre de taille, percés de meurtrières, formaient un carré. Un grand groupe de gens discutaient devant le portail.

— Hé, regardez, il n'est pas encore tout à fait fini, dis-je en montrant le flanc droit du portail où ne se dressait qu'un petit pan de mur.

— Allons, tais-toi, m'ordonna Mère.

Peter, qui avait sept ans, portait son sarrau du dimanche et mon père son beau chapeau de feutre à large bord. Mère avait glissé son bras sous celui de son mari, gênée par les regards de curiosité qu'on nous lançait. Heureusement, l'intérêt des paysans allait principalement au château.

— C'est quoi, ça, Papa ? demanda Peter.

Il contemplait avec émerveillement la pierre scellée dans la façade au-dessus du portail.

— Ce doit être le blason familial des Van Breyll et des Van Eynatten, dit Père, ils habitent ici.

Nous passâmes dessous et débouchâmes dans une gigantesque avant-cour pavée de dalles de couleur

claire, où se tenaient davantage de gens et un bataillon de soldats. De ce côté-ci, on pouvait voir que l'avant-corps abritait des écuries et des ateliers. Une énorme grange à provisions légèrement en saillie occupait la plus grande partie de l'espace. À côté de la laiterie, un deuxième pont surplombant d'autres douves menait au château, qui était construit sur une forte élévation de terrain. Il était visible à des lieues à la ronde.

De toute évidence, l'édifice en briques était fait pour en imposer, pour impressionner non seulement les autres puissants des environs que la seigneurie libre et impériale de Limbricht ne demandait qu'à annexer, mais aussi les villageois eux-mêmes. La bâtisse symbolisait le pouvoir du châtelain à qui les paysans étaient tenus de céder deux dixièmes de leur récolte ainsi que de payer un lourd fermage si la terre était sa propriété, m'avait déjà révélé mon père. En fin de compte, cette forteresse avait été construite avec leur argent, mais tous ces gens étaient en admiration devant les majestueuses fenêtres et portes.

Dans l'avant-cour étaient accrochées des bannières rouge, bleu azur et doré, les couleurs des Van Breyll. De même, au sommet de la flèche baroque du château flottait un drapeau frappé des armoiries familiales. Le village de Limbricht et le hameau voisin d'Einighausen tombaient tous deux sous l'autorité du baron Nicolaas Van Breyll.

Des laquais circulaient avec des plateaux où s'empilaient des fruits confits et de la limonade aux fleurs de tilleul pour les enfants, les autres se voyaient proposer un petit verre de genièvre. En tant que femme adulte, j'acceptai le genièvre, ce qui me valut un regard désapprobateur de ma mère, mais mon père fit tinter son verre contre le mien.